

## PRÉSENTATION

*Mauvaise plaisanterie : nous, les Maghrébins, nous avons mis quatorze siècles pour apprendre la langue arabe (à peu près), plus d'un siècle pour apprendre le français (à peu près) ; et depuis des temps immémoriaux, nous n'avons pas su écrire le berbère.*

Abdelkébir KHATIBI<sup>1</sup>

Voilà ce qu'écrivait, en 1985, A. Khatibi. La « mauvaise plaisanterie » se situe bien sûr dans cette ironie ou malédiction de l'histoire qui nous condamne à apprendre, même « à peu près », les langues de nos nombreux et divers *visiteurs, mais pas celle de nos ancêtres*. Mais, puisqu'à *quelque chose malheur est bon*, c'est aussi cette malédiction qui a installé, dans ce vieux Maghreb, le bi- ou plurilinguisme, comme le rappelle Khatibi dans la suite du texte :

« C'est dire que le bilinguisme et le plurilinguisme ne sont pas, dans ces régions, des faits récents. Le paysage linguistique maghrébin est encore plurilingue : diglossie (entre l'arabe et le dialectal), le berbère, le français, l'espagnol au nord et sud du Maroc. » (p. 171).

Khatibi regrettait, à l'époque (en 1985), que ce bilinguisme et ce plurilinguisme soient « peu analysés ». Depuis cette déclaration liminaire à son propos, les choses ont changé dans tout le Maghreb et donc en Algérie.

En cinquante ans d'indépendance, la recherche en sciences du langage a accumulé un nombre conséquent de données sur les

---

1. « Incipits », *Du bilinguisme*, 1985, Paris, Denoël.

pratiques linguistiques des Algériens<sup>2</sup>. Ces pratiques sont, comme dans toute situation sociolinguistique, des pratiques hétérogènes. Ce caractère hétérogène est, peut-être, encore plus accentué, plus frappant dans le cas de l'Algérie qui est, depuis l'indépendance, toujours en quête de valeurs, normes sociales et repères adaptés aux besoins et aux aspirations des citoyens qui tentent d'inventer leur avenir tout en s'agrippant à leur passé. Pour caractériser cette période de tâtonnements et les difficultés qui en résultent pour le travail du chercheur, les sociologues utilisent de façon récurrente les termes de *bouleversements*, *mutations*, *évolutions*, *transformations*, *changements* qui révèlent une représentation du fonctionnement social fondée sur l'instabilité, le mouvement et la pluralité. Pratiques sociales hétérogènes et pratiques linguistiques sont bien en corrélation. De nombreux facteurs contribuent à l'agencement ou au réagencement des systèmes langagiers. On en citera quelques uns.

– Les politiques linguistiques, les politiques scolaires et éducatives qui évoluent sous la pression des nouvelles réalités sociales, ont favorisé, dans un premier temps, la promotion de l'arabe puis, dans un second temps, celle de tamazight, comme langues nationales et, selon des modalités différentes, comme langues de la scolarité et des espaces institutionnels.

– Le développement massif de la scolarité – estimée, aujourd'hui, à 97 % – s'accompagne de la présence massive des filles dans l'ensemble du système éducatif y compris dans le supérieur ; il contribue, par ailleurs, au développement de l'écrit dans la communication sociale.

– Avec la déstructuration/restructuration de la famille patriarcale au profit de la famille nucléaire, les rôles sociaux tradition-

---

2. Cf. MORSLY, Dalila, 2012, « La sociolinguistique en Algérie. État des lieux et perspectives », *Réflexions et perspectives* (Revue scientifique et académique de l'Université d'Alger II), Alger, OPU, p. 243-258.

nellement assignés aux hommes et aux femmes *bougent* et tentent de se redéfinir.

– Le monde du travail qui cherche à s’ouvrir, progressivement, à l’économie de marché et à la mondialisation se trouve dans l’obligation de penser ou repenser son fonctionnement linguistique ainsi que la formation en langues des travailleurs.

– Les phénomènes de migrations internes et externes ont pour conséquence une diversification des formes d’urbanisation qui entraînent de nouvelles configurations des pratiques sociales et sociolinguistiques<sup>3</sup> se manifestant dans le réagencement des langues/variétés, de leurs modalités de contacts, des normes langagières...

*Algérie. 50 ans de pratiques linguistiques* rassemble des communications qui ont été soutenues lors du colloque organisé par le Laboratoire de recherche en sciences du langage, analyse de discours et didactique (SLADD)<sup>4</sup> de l’Université de Constantine 1 (2014). Les articles qui composent l’ouvrage se répartissent en deux grands ensembles. Un premier ensemble est constitué de contributions qui illustrent certains aspects du plurilinguisme algérien : il propose des descriptions et des enquêtes réalisées dans différents contextes. Le second ensemble dresse une sorte de bilan des études sociolinguistiques en Algérie en interrogeant les pratiques de recherches, les dispositifs théoriques, les terrains d’enquêtes etc.

En ce qui concerne le premier ensemble plusieurs contributions décrivent des terrains sociolinguistiques où sont impliqués les

---

3. Saïd BELGUIDOUM explique que « La question urbaine est au cœur des mutations de la société algérienne. Espace de vie de près de 80% de la population en 2008, l’urbain de par ses effets, est devenu le cadre structurant de la majorité de la population. En 45 ans, le phénomène a été massif, rapide et parfois brutal tant les bouleversements dans les modes de vie et les structures sociales ont été profonds » (2012, « La ville en question. Analyse des dynamiques urbaines en Algérie. », *Réflexions et perspectives* (Revue scientifique et académique de l’Université d’Alger II), Alger, OPU, p. 91).

4. Le laboratoire est dirigé par Yasmina Cherrad, Professeur en Sciences du langage.

trois pôles linguistiques : arabe, tamazight, français. Les données présentées et analysées ont été recueillies, pour la plupart, à l'oral ou à l'écrit, en contextes urbains ou semi-urbains.

Bachir Bessai travaille sur la ville de Béjaïa qu'il définit comme une « situation bien spécifique de contact de langues en Algérie ». Il se propose de comprendre et d'analyser la façon dont les Bougiotes gèrent ce contact de langues ; il tente de répondre aux « questions classiques : dans la ville de Béjaïa, qui parle quelles langues, à qui, dans quel contexte, pourquoi ? ».

Après avoir décrit la répartition sociolinguistique des langues kabyle, arabe et française dans la ville de Béjaïa, il présente son enquête. Il s'agit, par le biais d'un questionnaire dont la passation s'est effectuée auprès de 255 lycéens de la ville, d'inviter ces derniers à dire quelles langues ils utilisent dans leur environnement familial, avec les parents, les frères, les sœurs. Les réponses obtenues, en particulier en ce qui concerne le degré de fréquence d'utilisation du français, sont ensuite corrélées avec différents paramètres sociaux, culturels et linguistiques.

Linda Mounsi qui travaille aussi sur la ville de Béjaïa s'intéresse à un autre public : les étudiants des départements de français, anglais, arabe, tamazight, sociologie et sciences de gestion de l'Université. Son objectif consiste à définir quelle(s) langue(s) ces étudiants disent utiliser avec différents agents administratifs de l'Université ou d'autres administrations publiques comme la justice, l'Apc (assemblée populaire communale) ou les Ptt. L'article tente de définir quelle (s) langue(s) les étudiants disent qu'ils utilisent en fonction, premièrement, de leur langue de travail définie par le département auquel ils appartiennent ; deuxièmement, du type d'administration à laquelle ils ont à faire (université, Apc ou Ptt) ; troisièmement, du statut hiérarchique de

l'employé administratif auquel ils d'adressent : secrétaire, chef de département etc. L. Mounsi se demande, pour finir, si les pratiques déclarées par les étudiants interrogés « reflètent la réalité sociolinguistique de la ville de Béjaïa ».

La ville de Batna est une ville qui se caractérise, comme on sait, par une variété de tamazight bien précise, le chaoui. Soraya Hadjarab considère que cette variété est, dans ce contexte, « minorée, victime d'un conflit de type diglossique et [...] rejetée par ses propres locuteurs ». Ces phénomènes de minorisation/dévalorisation sont dus, selon elle, à l'histoire de la ville c'est-à-dire à l'histoire des mouvements de populations qui s'y sont produits et qui ont entraîné la suprématie de l'arabe.

Son article traite des pratiques et des représentations langagières d'un groupe d'étudiants du département de langue française de l'Université de Batna. Ce sont donc, d'abord, les pratiques en langue française et les représentations dont celles-ci font l'objet qui préoccupent S. Hadjarab. Cependant, les autres langues « caractérisant le marché linguistique de la région » sont aussi prises en charge dans l'enquête ce qui permet une comparaison entre, d'une part, les pratiques au sein de chacune de ces langues, d'autre part, les représentations que les étudiants nourrissent à leur égard.

Dans le questionnaire qui leur est soumis les étudiants (au nombre de 195, soit 144 filles et 51 garçons) indiquent la ou les langues qu'ils utilisent dans différents contextes de communication. Un entretien réalisé, dans un second temps, avec un nombre plus restreint d'étudiants, permet de révéler, plus précisément, les représentations dont fait l'objet la langue française.

Chérif Sini présente, pour cet ouvrage, un travail qui prolonge et développe des recherches qu'il a déjà réalisées et publiées sur

les pratiques langagières dans les familles kabyles. Il considère que l'évolution sociale qui se traduit par le passage de la famille élargie ou « traditionnelle » à la famille nucléaire constitue « un moteur des mutations sociolinguistiques en cours dans la région de Tizi-Ouzou ». Pour examiner et vérifier la validité de cette hypothèse, il met en place une enquête « comparative » qui permet d'observer les pratiques linguistiques au sein des deux types de familles, nucléaire et élargie. Ces familles vivent dans une dizaine d'agglomérations situées dans la région de Tizi-Ouzou et relevant soit de centres urbains, soit de villages ou plutôt, comme l'indique Sini, de « villages urbanisés ».

L'enquête qui s'effectue par observation directe ou par l'intermédiaire d'un « informateur témoin » se donne pour objectif d'observer les formes de plurilinguisme caractéristiques de ces familles, la place du français dans les échanges, les modalités de transmission de ce que Sini appelle « les formes orales standardisées » (chants féminins, contes...) et les formes de transmission des prénoms kabyles.

La contribution de Nedjma Cherrad s'inscrit dans une perspective didactique : elle se propose de voir comment s'effectue, dans certaines formations universitaires, l'articulation entre les pratiques plurilingues des acteurs concernés (enseignants et étudiants) et les langues requises dans et pour la formation. Il s'agit, comme elle le précise, de confronter « pratiques sollicitées et pratiques réalisées ou effectives » ; de définir, aussi, quelle « dynamique se développe entre travail disciplinaire et travail linguistique ».

Le terrain choisi est celui du Département de Gestion des Techniques urbaines. Quatre types de corpus sont analysés :

– les maquettes qui définissent la place et la fonction attribuées aux langues dans le cursus de formation ;

- des entretiens de recrutement qui permettent, en particulier à l’occasion de la discussion sur le pré-requis que constitue la maîtrise du français pour le recrutement, de voir quelles langues surgissent pendant le déroulement de l’entretien ;
- les photocopiés rédigés par les enseignants pour voir quelles langues ces derniers utilisent et pour mettre en évidence le rôle et le poids des langues dans la formation ;
- les prises de notes des étudiants parce qu’elles permettent d’analyser « les différentes langues mobilisées par ces derniers pendant leur apprentissage ».

Le *plurilinguisme écrit* est abordé dans deux articles qui analysent des corpus de presse.

Ikra Aya Bentounsi, dans une contribution au titre évocateur : « Métissage linguistique et discours journalistique de la presse écrite francophone algérienne », se demande « comment le phénomène de métissage linguistique s’illustre [...] à travers le texte journalistique de langue française ». Dans cette perspective, elle dresse un inventaire des particularismes lexicaux d’abord du point de vue morphologique (emprunts, procédés néologiques, hybridation...) puis, du point de vue sémantique (transferts de sens, métaphorisation, extension de sens ...). Elle analyse, enfin, le fonctionnement du code switching.

Sabrina Merzouk travaille, elle aussi, sur l’écrit journalistique mais dans une perspective un peu différente. Ce sont les modalités d’intégration des emprunts à l’arabe dans le français qui l’intéressent en priorité.

Après avoir rappelé quelles langues caractérisent la situation sociolinguistique de l’Algérie et effectué un rapide détour théorique autour des notions d’*emprunt* et de *xénisme*, S. Merzouk entreprend une analyse linguistique des emprunts à l’arabe qui

apparaissent dans la presse francophone algérienne. Son corpus est, plus particulièrement, constitué des journaux suivants : *El Watan*, *Liberté*, *Le Soir d'Algérie*, *L'Authentique*, *La Dépêche de Kabylie* et *La Tribune*.

Elle s'attache à relever les marques de genre, de nombre, la transcription graphique des phonèmes de l'arabe que les journalistes adoptent. Son étude montre des pratiques variées : l'intégration se faisant soit par des marques qui appartiennent à l'arabe soit pas des marques qui appartiennent au français soit par un procédé de redondance qui cumule les marques des deux langues.

*Le plurilinguisme en ligne* est abordé par Karima Nabti et Kamila Oulebsir.

Karima Nabti rappelle, en introduction à son article, l'importance qu'a prise dans le domaine des sciences du langage, « la description des interactions asynchrones médiées par écran ». Elle se propose, dans le prolongement de ces recherches, d'étudier, plus particulièrement, des interactions qui s'effectuent entre locuteurs plurilingues, autrement dit, des interactions où se produit de l'alternance entre différentes langues et, en l'occurrence, entre l'arabe, le français et le kabyle. Dans cette perspective, elle choisit des sites maghrébins pour essayer de comprendre comment ces trois langues ainsi que les cultures dont elles sont le support entrent en contact. Son travail se structure autour des questions suivantes : quel rôle joue l'alternance dans le fonctionnement de l'échange, quelles identités culturelles ce plurilinguisme en ligne révèle et quels marqueurs permettent de repérer les profils culturels des interactants ?

Kamila Oulebsir travaille, elle aussi, nous l'avons dit, sur les forums en ligne en choisissant un corpus de sites algériens qui permettent d'explorer les différentes facettes du plurilinguisme



algérien. Elle sélectionne des échanges empruntés à des forums où les intervenants réagissent à des articles publiés dans des journaux francophones algériens. Ces articles traitent d'une question relative à un événement politique, économique, culturel, sportif... Dans ces discours réactifs sont actualisées les langues et variétés constitutives de la réalité sociolinguistique algérienne. C'est pourquoi K. Oulebsir considère ces forums comme « un foyer plurilingue ». Elle procède à un relevé des items lexicaux ou des séquences discursives signalant l'alternance, note la langue ou la variété actualisées à l'occasion du changement de langues et dégage la fonction et le sens produits par l'alternance.

Une question différente et qui concerne le non-verbal est examinée par Amar Nabti : celle du rapport entre pratiques plurilingues ou, plus exactement, comme le titre de son article l'indique, entre le mélange de langues et la kinésique c'est-à-dire la gestuelle que déploient des locuteurs à l'occasion d'interactions qui se déroulent en plusieurs langues. A. Nabti part du postulat que « chaque locuteur ou chaque interactant possède son propre répertoire gestuel », parallèlement à son répertoire linguistique. De façon plus précise, il tente de savoir si les gestes qu'un locuteur plurilingue produit, lors de son acte d'énonciation, appartiennent « à sa culture d'origine » ou, aussi bien, aux autres cultures liées aux différentes langues de son répertoire. Le problème qu'il pose pourrait se résumer ainsi : comment s'articulent alternances des langues et gestion kinésique ? Son corpus est constitué d'interactions recueillies auprès de deux groupes d'étudiants : des étudiants du département de français et des étudiants du département de langue et culture amazighes. Tous ont pour langue maternelle tamazight et l'arabe et le français comme langues de scolarité. La différence se situe au niveau

de la langue d'étude, de formation et de travail universitaires : le français pour les uns, tamazight pour les autres.

Nous avons regroupé, dans un second ensemble, les articles qui se livrent à un examen critique des démarches et pratiques de recherches adoptées dans l'analyse du plurilinguisme en Algérie ainsi que l'article d'Henri Boyer qui traite de l'hybridation.

Dans une contribution commune Malika Bensekat et Ibtissem Chachou, nous invitent à une analyse du discours universitaire sur la question de la variation. Il s'agit de voir quel traitement, quelles approches, quels positionnements théoriques et méthodologiques sont convoqués dans un certain nombre de travaux réalisés sur et à propos des réalités sociolinguistiques en Algérie. M. Bensekat et I. Chachou reconstituent, dans une perspective critique qui en souligne à la fois les apports, les ambiguïtés ou les insuffisances, les termes du débat sous-jacent à ces travaux et qui portent, de façon dominante, sur la variation diachronique et la variation diatopique.

L'analyse concerne la variation des trois pôles sociolinguistiques :

- Le pôle de la langue française qui soulève l'épineuse question de l'existence ou non d'un français dit algérien, local ou parlé en Algérie.
- Le pôle de l'arabe qui permet aux deux contributrices d'examiner ou réexaminer le positionnement des chercheurs autour de l'arabe algérien considéré soit comme une variété autonome soit comme un ensemble de pratiques intégré dans un continuum.
- Le pôle du berbère inscrit par les chercheurs tantôt dans un processus d'individuation qui tend vers la réduction de la variation, tantôt dans un processus de fragmentation dialectale qui, au contraire, tend vers une variation extrême.

L'étude fait aussi état des problèmes qui lient analyse théorique et choix didactiques retenus pour l'enseignement de ces langues/variétés.

Dans le second ensemble, l'article d'Henri Boyer qui ne porte pas, de façon explicite, sur la situation sociolinguistique algérienne, propose, cependant, une réflexion importante qui devrait ouvrir aux chercheurs de nouvelles perspectives d'analyse. H. Boyer traite, en effet, des parlures hybrides qui « naissent de configurations plurilingues » ou « pluriglossiques ». À propos de ces hybridations, il aborde la question théorique suivante : quelles conditions déterminent ou vont déterminer « l'issue du conflit diglossique » ? Ces conditions sont constituées, selon lui, par la force et la nature de l'investissement identitaire, autrement dit par la loyauté linguistique que les locuteurs manifestent ou entretiennent à l'égard de leurs parlures hybrides. Boyer montre comment les formes d'hybridation qui caractérisent trois contextes sociolinguistiques différents (le francitan, le jopara et le camfranglais) et qui font l'objet de trois types de loyauté (loyauté malgré tout, loyauté adaptée, loyauté détournée) donnent lieu à trois évolutions différentes.

Yasmina Cherrad engage une réflexion théorique sur la nature des travaux réalisés sur le plurilinguisme algérien. Elle commence par un détour historique qui rappelle les orientations de la recherche en linguistique et sociolinguistique depuis les années 70 à aujourd'hui et retrace l'évolution de cette recherche. Elle revient ensuite aux travaux présentés lors de la rencontre : *Algérie. 50 ans de pratiques plurilingues* (Constantine, avril 2014). Elle ouvre, alors, une discussion autour des concepts mis en œuvre pour analyser pratiques et représentations : variation, alternance, langue etc. Y. Cherrad constate que si ce parcours

témoigne du fait que « l'interprétation négative et dévalorisante du plurilinguisme est dépassée », l'idée que les langues constituent des objets « aux frontières bien tranchées » et interprétables en termes de centre/périphérie reste bien présente chez les chercheurs.

Cette sorte de lecture critique débouche sur une série de propositions qui concernent les démarches de recherches, les outils conceptuels qui doivent être repensés et reformulés pour rendre compte de la complexité des usages.

Le texte de Foued Laroussi traite du code switching. Laroussi considère que la problématique du code switching, plus que toute autre problématique, est révélatrice de « l'évolution des pratiques plurilingues au Maghreb durant les 50 dernières années ». Tel est l'objet de l'article qui s'en tient plus spécifiquement au code switching arabe français. F. Laroussi montre que la réflexion théorique sur le code switching n'a cessé d'évoluer dans les trois pays du Maghreb. Perçu d'abord comme un « phénomène marginal » ou « une mixture d'un goût douteux », le code switching est peu à peu devenu un objet de recherche à part entière. Laroussi explique, ensuite, comment les recherches qui adoptaient dans un premier temps une démarche « exclusivement linguistique » se sont progressivement orientées vers une démarche qui insère le code switching « dans une dynamique discursive où se joue et se rejoue constamment la place du sujet parlant dans l'interaction verbale ».

Pour illustrer cette thèse et sans prétendre à un recensement exhaustif, Laroussi présente, néanmoins, une revue assez détaillée des travaux publiés, depuis 1960 à nos jours, en Algérie, au Maroc et en Tunisie. Son travail fait aussi ressortir les caractéristiques dominantes des recherches effectuées dans chacun de ces trois pays.

Dalila Morsly poursuit et prolonge d'une certaine façon la réflexion théorique amorcée par Yasmina Cherrad, dans la mesure où elle se propose, d'une part, de dresser un inventaire des problématiques, postures et pratiques de recherches adoptées par les sociolinguistes, d'autre part, d'engager un débat autour du travail de description des pratiques linguistiques en contextes algériens. Dans un premier temps, l'article rappelle quelques exemples qui témoignent d'une longue histoire du plurilinguisme à l'algérienne ainsi que des différentes facettes sous lesquelles ce dernier peut se manifester. Il constate, ensuite, en s'appuyant sur l'exemple de travaux consacrés au plurilinguisme urbain, que l'analyse des pratiques réelles reste, en quelque sorte, le *parent pauvre* de la recherche. Il analyse, pour finir, les raisons à la fois conjoncturelles – déterminées par les conditions dans lesquelles s'effectue la recherche en Algérie – et théoriques qui peuvent expliquer ce qui semble une absence d'intérêt des chercheurs pour l'observation des pratiques réelles.

Dalila Morsly  
Nedjma Cherrad